

LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES
Collection dirigée par Pierre Laurendeau

AUX ÉDITIONS DELEATUR

Jacques ABEILLE,

L'Homme nu (les Voyages du fils I), 1986.

Patrick BOMAN, *Ce n'est pas le « 116 »*, 1988.

Michel VALPRÉMY, *Rose, Raoul et Courte-Queue*
(eau-forte de Jacques Abeille), 1988.

Pierre LAURENDEAU, *Les Poinçons de John Baskerville*
(lithographies de Ramón Alejandro), 1990.

Rikki DUCORNET, *The Volatilized Ceiling of Baron Munodi*
Les Plafonds volatilisés du Baron Munodi
(traduction de Guy Ducornet, lithographie de l'auteur), 1991.

Jacques-Élisée VEUILLET, *Oncle Ted*, 1992.

Rikki DUCORNET, *Les Feux de l'Orchidée*
(traduction de Guy Ducornet), 1993.

Jacques ABEILLE,

Louvaine (gravure de Philippe Migné), 1999.

Jean-Pierre BRISSET,

Le Brisset sans peine (illustrations de Quentin Faucompré), 2001.

AU LÉZARD

Jacques ABEILLE, *Les Lupercales forestières*
(*les Voyages du fils II*), 1988.

CHEZ LE POLYGRAPHE, ÉDITEUR

Ramón ALEJANDRO, *L'Écart douloureux entre le désir immédiat*
et le plaisir différé, 18 dessins;

Pierre LAURENDEAU, *L'Archipel des Fruits*, 1991.

La Crau (Arizona)

René Troin

La Crau
(Arizona)

PETITES HISTOIRES



LA COMPAGNIE DES INDES ONIRIQUES

Éditions Deleatur

2002

PHOTO : SYLVETTE RIVAUX-TROIN

D'abord, j'ai écrit La Crau. Puis j'ai pensé à l'Amérique. Et j'ai écrit Arizona. Sans hésiter. Trois mois plus tard, un samedi, alors que j'étais rendu à la moitié de mes petites histoires, nous nous promenions aux Martins, un bateau à l'orée de La Crau. Nous sommes tombés sur ce panneau. Sylvette a pris la photo. Nous avons marché quatre cents mètres. Nous n'avons rien trouvé.

*There was me and Danny Lopez, cold eyes,
black night and
then there was Ruth*

Bob DYLAN

*À Robert, où il est.
À Chantal, où qu'elle soit.*

I.

Un jeudi de 1967, je découvris que Robert agresseait volontiers les murs. Nous avons pris le car pour aller à la ville. Le trajet de la place de la mairie de La Crau (Arizona) à l'esplanade de la gare de Toulon (Caroline du Sud) avait, comme d'habitude, duré trois bons quarts d'heure.

À l'arrêt des Pourpres, j'avais regardé les quelques personnes qui sont montées, espérant voir apparaître Nicole. Mais les parents de Nicole menaient une campagne où venaient des cerises qu'il faut mettre en cagettes au printemps. Et nous étions au printemps.

Après quoi, ma déception nourrissant ma mauvaise foi, j'avais passé un bout de temps à prétendre que les Bee Gees étaient une fratrie de sacrés petits cons.

Robert avança que *Massachusetts*, c'était quand même une jolie mélodie. Je dis que le seul mérite qu'on pourrait accorder à ce sirop, c'était de guérir la toux, mais qu'il fallait attendre l'hiver pour savoir.

À bout d'arguments, nous recomptâmes notre argent de poche. En le mettant en commun, il y aurait juste un peu plus qu'assez pour acheter le dernier 45-tours des Kinks, *Waterloo Sunset*.

En ce temps-là, on savait tout donner pour la musique.

2.

Nous avons descendu l'avenue Vauban. Nous attendions au feu. En face, se dressait le Méditerranée (bières, billards, brunes et blondes du lycée Bonaparte) qui me tentait de tous ses tentacules de néon. Soudain, je vis Robert jeter des yeux partout et sortir de sa poche un morceau de craie blanche.

«Fais le pet», lâcha-t-il d'entre ses dents, comme si les rares passants allaient s'intéresser à nous.

Il se tourna vers le mur d'un immeuble bourgeois, à la lisière de cette ville haute où nous ne nous at-

tardions jamais. De rares graffitis crevaient la suie des pierres de taille. J'en avais repéré un depuis des mois déjà: *Kilroy was here*. Trois mots qui invitaient à aller voir ailleurs si Kilroy y avait été.

Mais Robert, imperméable à cette invitation au voyage, s'appêtait à passer à l'acte. Il transpirait bien un peu, mais c'est d'une main sûre qu'il compléta la sentence par trois autres mots: *Patricia Carli aussi*.

3.

«Arrête! Arrête!», criait Triton, penché excessivement à sa fenêtre du premier étage.

Comme j'étais seul dans la rue, il ne me fallut que le temps de cette constatation pour admettre que c'est bien à moi qu'il s'adressait.

«Tu peux monter? J'ai quelque chose à te montrer.»

Sans témoin, accepter ne prêterait pas à conséquence. J'acceptai.

J'atteignais à peine le palier qu'il me soufflait: «T'as vu?», en désignant la porte d'un réduit que j'avais toujours connu aussi vide que le frigo d'Allen Ginsberg après une descente de Jack Kerouac.

La porte s'ornait d'une tommette, surnuméraire sans doute (la mère adoptive de Triton avait eu les

carreleurs dans sa cuisine le mois précédent), sur laquelle il avait calligraphié à la gouache blanche: *Musée Patricia Carli*.

4.

«Dis, ça te prend souvent?», je demandai à Robert, comme j'aurais pu dire: «Tu joues à quoi, là?»

«Je me fais le prosélyte de l'œuvre de Triton en transportant son message jusqu'à la grande ville.

– Tu as raison, sans quoi Patricia Carli finira par rejoindre Ria Bartok et Johnny Rech chez les abonnés au *Monde du silence radio*.

– C'est bien ainsi que je l'avais compris, dit Robert, ta perfidie en moins. Et puis, tracer ici ces quelques mots, c'était le prix à payer pour visiter le musée de Triton.

– Ça t'a coûté moins cher qu'à moi.»

5.

«Pour la visite, tu me devras un Pschitt Orange, prévint Triton.

– C'est un gros trou dans mon argent de poche, mais comme ça me démange...»

Je le suivis. L'endroit baignait dans la pénom-

bre propice aux révélations. Je laissai à mes yeux le temps de s'habituer à la pauvre lumière. Je pus alors détailler les rares objets auxquels il faudrait bien des années et de l'abnégation (au cas, fort improbable, où ils auraient une âme) pour devenir des pièces rares.

Sur une table de nuit, détournée de sa vocation, reposait un Teppaz à piles avec, posé sur le plateau, le 45-tours affichant *Qu'elle est belle cette nuit, La découverte, L'amour en cage* et, bien sûr, *Demain tu te maries (arrête, arrête ne me touche pas)*. Le saphir, tel que je le voyais reposer sur le vinyle, était prêt à sillonner cette ultime plage.

«Tu peux écouter, mais c'est plus cher.»

L'offre était alléchante mais je la déclinai, arguant que je n'avais pas de ronds pour un Pschitt Citron.

La suite de l'exposition se composait d'articles découpés, extraits pour la plupart de *Bonjour les amis* (Triton avait un voisin sympathisant communiste). Ces quelques pages punaisées avec goût sur une penderie offraient un survol suffisant de la carrière de celle dont la légende colportait qu'à la question «Que vous a apporté votre participation au festival de San Remo?», elle avait répondu: «Sans Remo, je ne serais personne.»

Tout occupé à ma lecture, je n'avais pas remarqué que Triton manœuvrait une lampe de poche dont le crochet pendait à un clou, tandis que sa base tenait au mur grâce à plusieurs couches croisées de ruban adhésif. Je compris que c'était là l'idée que mon guide se faisait d'un projecteur.

La lampe, une fois allumée, révéla la pièce maîtresse de la collection: une photo dédicacée dont la signature imprimée – *Amical souvenir, Patricia Carli* – était surmontée des mots: *Pour Michel Triton*. S'il avait imité plutôt habilement l'écriture de l'artiste, mon camarade avait malheureusement choisi un stylo dont l'encre était de la mauvaise couleur.

6.

Je n'avais pas écrit le premier mot de ma rédaction que j'avais déjà les doigts tout tachés de bleu.

«Pépé, pépé! Tu te rappelles ce qu'on a fait jeudi? Il faut que je le marque dans ma rédaction.

– *Dijòu... Dijòu, plòuvié pas. L'après-dinat, sies estat te passejar amb ieu. Avèm vist lo trin.*

– Merci pépé.»

Avec ça, je pouvais tremper ma plume dans l'encre de l'inspiration:

*Jeudi après-midi, je suis été me promener avec mon pépé.
Nous avons vu le train. J'ai mangé des abricots.*

Les abricots, je les inventais à moitié. Si ce n'était pas ce jeudi-là que je les avais cueillis sur l'arbre de Pépé Simon, c'était un autre.

Nos rédactions étaient vite corrigées. Remises le matin, elles nous revenaient le soir avant la sonnerie de quatre heures et demie. *Je suis été* était souligné de trois traits menaçants, agrémentés d'un point d'interrogation dans la marge.

«J'ai fait une faute, madame?

– Une faute énorme. Tu ne la vois pas? Qui peut corriger la phrase “Je suis été me promener”?

– Moi, madame, dit Gillet après avoir levé bien droit son doigt de bon élève. Avant le verbe être, on doit mettre l'auxiliaire avoir: j'ai été me promener.

– Très bien. On pourrait aussi dire: je suis allé me promener.

– Mais, madame, mon grand-père, il dit toujours *sieu estat*.

– Eh bien, tu diras à ton grand-père de parler français avec toi. Et tu me copieras cent fois ce que je vais écrire au tableau.»

Et elle traça d'une craie sûre: *J'ai été me promener.*
Je suis allé me promener.

«Moi, madame, mon père il dit toujours *je suis été,* même en français, lança Marcel, qui n'hésitait jamais à se battre pour une cause perdue.

– Même punition pour toi, Marcel», laissa tomber madame Michel, sans même tourner la tête.

Voilà, madame, j'ai bien écrit cent fois. Et après, j'ai même pensé à une punition secrète:

Je suis été me promener avec mon pépé et nous avons mangé des abricots.

J'écrirais volontiers cent lignes comme ça, mais on m'accuserait de tirer à la ligne. Et même, et si je ne me retenais pas, je pourrais crier à la ligne:

«Je suis été me promener avec mon papet et nous avons mangé des abricots.»

Oui, madame, *mangi*, parce que Jésus a dit: «Les verbes du premier groupe seront les derniers et les abricots n'en seront que meilleurs.»

Et *Je vous emmerde madame Michel*, je peux l'écrire cent fois aussi, ça. Mais alors dans le noir pour que vous n'en sachiez rien et que monsieur Michel, surtout, ne le voie pas. Je me souviens de ses yeux de directeur à monsieur Michel. Il suffisait qu'ils ba-

laient la cour de notre école de garçons pour nous pétrifier tous comme Jack Kerouac sous le regard de Mémère.

N'empêche que je *suis été* au marché. Je *suis été* à la foire (pépé m'a acheté un oiseau en plâtre peint de toutes les couleurs au Tout-à-dix francs). Je *suis été* à la fête et j'ai fait un tour d'avion (parce que ma mère travaille à la poste et que le patron du manège lui a donné des tickets gratuits). Je *suis été* au catéchisme (même si ça ne vous plaît pas). Et un soir, après l'école, je *suis été* à la maison les yeux pleins de larmes à cause de Roland, et grâce à vous qui racontiez si bien les histoires de l'Histoire que je croyais qu'il était en train de mourir à Roncevaux pendant que vous nous disiez l'épée qui se brisait et l'olifant, cet instrument que je croyais d'Afrique. Et qu'on aurait dû faire quelque chose au lieu de rester là à l'entendre mourir.

7.

Pour voir si les jujubes étaient mûrs, il fallait escalader le poteau en ciment de l'électricité et regarder par-dessus le mur de la Marie-qui-boit-la-pauvre. Et s'ils étaient bruns, pour pouvoir sauter le muret, il fallait que ce soit l'après-midi, et l'heure où cette

Marie-là avait assez bu pour dormir ou rester à attendre derrière ses volets tirés que le soleil arrête de donner si fort.

Si on volait des jujubes, c'était bien pour le plaisir de voler (parce que manger des jujubes, c'est comme tremper les dents dans une galette de farine au caramel sans sucre) et le risque de voir le Jules de la Marie, qui se jetait toujours à notre poursuite, nous rattraper. Mais comme il avait des pantalons trop larges qui tenaient avec une ficelle, et des chaussures qu'il lui a toujours manqué la ficelle pour leur faire des lacets, nous courûmes toujours loin devant. Et ses grandes mains, qui nous en promirent pourtant, ne tirèrent jamais que les oreilles au vent.

8.

On disait le Jules de la Marie pour ne pas le confondre avec le Jules des Loges qui menait la dernière campagne avant le Gapeau.

Le Jules des Loges, quand c'était la saison, on le voyait souvent passer sur un vélo de femme, avec 750 grammes de haricots verts primeur sur le porte-bagages. Il les expédiait par la Poste à Paris en colis express.

Le Jules des Loges, quand il ramassait ses haricots,

il ne se baissait pas pour des nèfles. Ou pour des prunes, je dirai à l'intention de ceux qui ne seraient pas de la région et ne connaîtraient pas les nèfles.

Les nèfles, ça supporte mal le voyage.

9.

Les grenades, on peut dire que nous les volions juste un peu. Vu que l'arbre pendait le long d'un chemin où nous avions droit de passage. Là encore, pas question de manger ces fruits en forme de pipe qui enchantaient doucement notre imagination. Après avoir fiché dans leur chair une tige creuse de vingt centimètres de long, nous tétions comme si nous fumions le tabac gris que faisaient les éclats de leur cœur.

10.

La Marie-qui-boit-la-pauvre avait eu bien des malheurs. Mari, parents, premiers enfants, tous étaient morts. Passé ce long cortège de désolations, il ne lui était resté que Jules qui aurait pu être une consolation. Mais il était né fatigué.

Lors, dans le champ au jujubier, il ne poussait rien d'autre que du chiendent et des mange-oreilles qui se sèment tout seuls.

On aurait dit que les mauvaises herbes se passaient le mot, tels des oiseaux :

«Eh, les filles! dans le champ de la Marie-au-Jules, c'est zone protégée. Personne ne viendra nous arracher!»

Et au premier vent favorable, on en voyait se poser des nuages. Et qui apostrophaient leurs congénères déjà dans la place :

«Toi là, pousse un peu tes racines, que je m'y mette. Cette terre jamais travaillée, c'est un grand lit qui se partage. Et à la prochaine pluie, il y aura bien assez d'eau pour tout le monde!»

C'est le jour où l'on entend parler les herbes qu'on sait qu'on est un vrai Indien.

II.

La Marie-qui-boit-la-pauvre, on l'appelait parfois la Marie-au-Jules (et les mauvaises herbes nous avaient entendus). C'était selon les circonstances. En tout cas, toujours pour ne pas la confondre avec Marie-notre-voisine, laquelle était une grosse travailleuse – ce qui ne veut pas dire qu'elle se portait un peu trop bien mais que, d'un bout de l'an à l'autre, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il souffle un mistral à enterrer les arbres (dans nos parages, la neige est

anecdotique), elle se levait l'âme à cueillir, ramasser, mettre en bouquets, en baquets, en paquets, en cagettes, en cageots, les fruits, les légumes, les fleurs et même des noisettes à moitié sauvages qui poussaient dans la campagne de cousins du côté de sa mère, des gros ceux-là aussi – ce qui ne veut pas dire qu'ils s'habillaient large mais qu'ils avaient du bien. Et qu'ils ne la déclaraient pas bien sûr, parce qu'entre gens de la même famille, on ne va quand même pas mettre des papiers, ça coupe les liens du sang qu'il a fallu des générations pour tresser.

Le soir, avant de rentrer de sa journée, Marie-notre-voisine, elle n'oubliait jamais de faire de l'herbe pour ses lapins.

12.

Se lever l'âme est une vieille expression indienne, ici dans sa traduction littérale. En français, langue des poètes, on dit plus volontiers *se lever le cul*.

13.

Le jour où nous sommes devenus des Indiens, c'était déjà l'été, ou au moins la fin du printemps. Dans le lointain, du côté de la noria, on voyait Marie-notre-voisine faire l'herbe pour ses lapins.

L'après-midi allait donc vers les six heures. Nous, nous étions près du figuier grand comme une maison, sur la draille qui surplombe l'ancien lit de la rivière.

Il y avait là Émile Tropini, Bernard Frosini, Marcel Davanti (dit Célou), Henri Tellani, Michel Pellegrino (Italien singulier), Alain Pellegrini (Italien pluriel), Georges Plantec (Breton transplanté), Christian Louvrier (Français égaré) et Serge Quadrupani (dit Quadru).

Nous restions là à prendre l'ombre sans rien faire (c'est quand on est jeunes que c'est bon de jouer aux vieux) quand mon frère libéra des sanglots qui se reconnaissaient facilement entre onze, vu qu'il n'avait que cinq ans et ne pleurait pas comme nous autres qui d'ailleurs officiellement ne pleurons plus.

«Regarde, j'ai un mange-oreilles. Enlève-le! Enlève-le!», il bramait en me tirant par la manche.

Le mange-oreilles est au bord des chemins ce que la souris est à la cuisine, une herbe folle qui a la particularité de rendre les filles hystériques. Seul l'épi qui couronne sa tige présente un intérêt. Projeté sur un vêtement de laine naturelle ou synthétique, il s'y accroche comme une broche végétale. La suite n'est qu'une légende qui raconte que si on l'oublie, l'épi commence à grimper jusqu'aux cheveux dont il se

sert pour atteindre l'oreille et lui crever son tympan.

«Je vais le dire, ce soir à la maison, que tu m'as pas bien surveillé!»

Comme je voulais tout sauf des histoires, je lui dis à l'oreille:

«Écoute, si tu ne dis rien, si tu gardes le secret, je te dis un autre secret, un grand secret.

– Lequel?

– Nous, là, nous deux et puis les autres, en vrai on est des Indiens.

– Ouais, dit Marcel qui avait entendu, des Indiens d'Arizona.

– On est les descendants de prisonniers que Christophe Colomb a ramenés de son premier voyage en Amérique pour les montrer aux rois et aux reines d'Europe», s'exalta Serge.

Il écoutait bien en histoire et, à dix ans, son imagination faisait déjà le reste.

«Nous sommes des Indiens et nous allons construire notre village, conclut Marcel qui savait retomber sur ses pattes de chef. On se retrouve demain matin, tâchez d'apporter des couteaux qui coupent.»